

Bleus.

Bleu, magenta, rose, jaune. Les rayures irisées de mon bikini se reflétaient sur l'onde transparente, formée par le précédent acrobate. Un léger souffle d'air me fit d'abord frissonner, jusqu'à ce que la chair de poule vînt couvrir mes bras, mon ventre, et mes cuisses qui commençaient à trembler. C'était un de ces après midi de fin d'été. Réajustant mon maillot, je resserrai machinalement les deux nœuds qui flottaient sur mes hanches. Le grain humide et frais de la planche, finit par me décider à m'élancer. Trois pas légers, puis les pieds joints au bord du vide, me firent bondir dans celui-ci. Dans l'inconnu, dans l'inconfort quelque part. Pourtant, gymnaste passionnée, j'aimais cette sensation d'apesanteur, de maîtrise aussi, ou je me retrouvais en suspension, sans aucune assurance, à synchroniser mes mouvements, dans le seul but, je dois l'avouer, de préserver mon nez, la seule chose que j'aimais chez moi. Alors que j' amorçais une courbe, joignant mes genoux à ma poitrine, fixant le ciel du regard, le soleil vint subitement me faire fermer les yeux. Je perdis mes repaires...

Ce n'était pas la première fois que je le voyais. Son sourire ravageur découpait chaque jour un peu plus mon cœur. Mes mains ne savaient pas trop où se poser lorsqu'il me tendait l'appareil dans lequel j'insérais ma carte étudiant. 3115! me disait il, d'une voix enjouée. A force, il connaissait même mon code. Ses doigts étaient beaux, agiles, ses ongles nets. Il avait la quarantaine et travaillait à la cafétéria du campus depuis toujours, semblait il. Il connaissait tout le monde. Les professeurs l'appelaient par son prénom, beaucoup d'élèves aussi. Nicolas. Ce jour là, il effleura mon index en me donnant un petit bout de papier qu'il venait de griffonner.

J'étais éblouie, tout se bousculait dans ma tête, le demi tour accompli, j'essayai de rassembler mon esprit « je dois déclencher ma vrille, rester concentrée ». Mon rythme cardiaque, lui, s'emballait. L'air filait entre mes jambes, caressait mes fesses, tournoyait autour de ma poitrine jusqu'à diluer mes cheveux dans ce ciel devenu subitement cotonneux. Là, tout n'était que désordre et douceur. Le temps s'étira...

Son regard doux avait accompagné son geste. Ce coup d' œil auquel ne manquait que les mots. Je dépliai son billet: *Que t'arrive t' il ?*. D'un revers de manche, je tentai de sécher ces larmes, qui depuis le matin, telle la lave d'un volcan, s'échappaient de mes yeux rougis. Et forcément, le maquillage qui m'aidait à paraître plus âgée, s'était étioilé, à faire paraître le joker pour un enfant de cœur. Je dois vous dire que mon père, enfin ce qu'il en restait, avait une nouvelle fois empoigné ma mère sans ménagement et vociféré un tas de mots à peine compréhensibles. Il était rentré la veille, comme d'habitude, titubant, l'haleine imbibée d'anis, l'œil noyé. Il avait perdu, il y a six mois, son emploi de matelassier dans la dernière usine de textile de la ville, et ses maigres allocations consolait plutôt le miteux café du quartier, qu'elles n'aidaient à nourrir sa famille.

Je ne pouvais ouvrir les yeux. Mes mains, machinalement, recouvraient mes épaules sculptées par les années de pratique. je m'efforçais de rester droite, gainée, mes chevilles se tutoyaient. La surface de l'eau ne devait plus être très loin. Regarde!, me disait une voix intérieure. Regarde!. Je refusais cette injonction. Je me laissais aller, c'était confortable finalement, la facilité. Ne pas voir, ne pas savoir. Serrer les dents et attendre l'impact...

Je m'éloignais, et, à travers la lucarne que formait l'attroupement des étudiants affamés, je vis Nicolas qui me fixait encore. Il me fit un signe de la main, son pouce replié au creux de celle-ci. Quatre. Je compris, hochai la tête et souris timidement. Je finissais à seize heures ce jour-là. Il le savait. Je rougis et, me retournant, une vague m'envahit. Mon estomac, tel un ressac, s'agitait de remous incontrôlables. Mes mains, subitement moites, cherchaient refuge en attachant mes cheveux, indomptables, qui couraient sur mon front. Il était plus âgé, Je le connaissais à peine et pourtant lui vouais une confiance aveugle. Je verrai bien et après tout, ce ne pouvait être pire que de passer la fin d'après-midi chez moi. Je ne pleurais plus.

Je me ressaisis, à l'instant où mes paupières s'illuminèrent. Un halo orangé me fit plisser les yeux, pourtant toujours fermés. Mon bras, éclipant une nouvelle fois le soleil, tentait de rejoindre son double au-dessus de ma tête. L'atmosphère était douce alors. La cambure devait être parfaite afin de pénétrer le miroir mouvant sans trop de frictions. Les mains posées l'une sur l'autre, prêtent à fendre l'eau, le menton collé à la poitrine, je contractai les abdominaux, tendis les pieds, toujours jumeaux...

Ma mère non plus, elle, ne pleurait plus. Quelquefois, elle évitait les coups. Triste, pitoyable, elle laissait sa peau de femme au placard lorsqu'il rentrait. Elle tournait le dos, résignée. Son échappatoire ne tenait qu'à ce bout de tissu qu'elle avait acheté 5 euros, par lot au bazar du coin. Après un repas sans mots, sans saveurs, sans desserts, il se levait, lui laissait le temps de faire la vaisselle, bien sûr. Il l'embrassait à peine, ne la caressait même plus. Les mains encore grasses, Il l'attrapait par la taille. Elle, fermant les yeux, attendait, le string sur les chevilles, le sordide et glauque râlement de l'homme, qui du coup, collait bien à la situation. Nauséabond.

Je pris une inspiration, il y eut un silence. Mes doigts se figèrent en s'enfonçant dans l'eau. Elle était froide, agrippant mon cou, telles des mains inattendues, l'étreinte me parut interminable. Mes seins s'échappèrent du bikini, devenu subitement trop grand. La froideur me saisissait au fur et à mesure que mon corps perçait l'étendue liquide. Je restai pourtant de marbre, la silhouette, telle une aiguille, ne laissant que quelques gouttes en suspend derrière elle. Le plongeur parfait, ou presque. J'étais sous l'eau, aspirée, paralysée, seule...

16h15. Nicolas avait choisi ce bistrot sans prétention, au calme, loin de l'effervescence estudiantine. *Que t'arrive-t-il?* Quelques bulles remontaient encore à la surface de mon Perrier. Cela faisait bien dix minutes que j'agitais nerveusement celui-ci. La paille accordéon multicolore entre les doigts, je parlai enfin. Je lui confiai mes peines, mes peurs, ma honte. Ce sentiment d'abandon, celui de laisser ma mère sans oxygène, seule face à l'abîme, face à sa vie qui n'en était plus une. Une apnée permanente aux mains d'un homme sans casquette, sans amour, sans avenir. Il prit ma main avec délicatesse tandis que je lui avouais toute ma détresse. Une prévenance que je ne connaissais pas. Son regard azuré, bienveillant, avait accompagné ces quelques mots.

-Je ne te laisserai pas...regarde moi... je te le promets.

Telle de la glace sur un coup, le froid m'avait anesthésiée. Je ne pouvais encore ouvrir les yeux et mes premiers gestes étaient engourdis, désordonnés. Je touchais le fond du bout des doigts, non sans soulagement. Mon nez était sauf et mon esprit, fraîchement averti, se mit en alerte. À la manière d'une alarme prédisant la fuite, mon cerveau m'interdit de prendre la pause. Il fallait remonter. L'inconfort du moment tranchait avec mes pensées. Pourquoi finalement ne pas rester de ce côté du miroir? Ne plus entendre ses supplices, ne pas affronter

son regard, ne plus faire partie de ce monde tout simplement. J' étais bien là, sourde, silencieuse, et surtout aveugle...

La lueur bleutée du gyrophare fit d'abord danser les plantes sur les murs du salon. Ensuite, tout se passa très vite. Le portillon du jardin grinça plus rapidement que d'habitude, la porte d'entrée subit deux violents coups et s'ouvrit dans un fracas. Trois hommes en uniforme pénétrèrent sans sommations. Mon père, hagard, tel un moine en méditation, ne fit aucun geste. Seul le bris de son Heineken, qui venait de s'échapper de ses mains, trahit son étonnement. S'en suivit un silence, un échange de regards. Bouche bée pour l'un, sourire en coin pour l'autre. Je l'observais. Ma mère était là, emboîtant le pas des gendarmes, dans l'entrebâillement de la porte, silencieuse, l'air soulagé. Je me rapprochai d'elle, lui pris la main. Discrètement d'abord, puis à chaudes larmes, nous nous sommes enlacées. Son épaule était tiède et son parfum si doux. «Je suis désolée maman, tellement...» Elle posa son index sur mes lèvres. «Merci chérie, merci aussi...»

Alors que je flottais entre deux eaux, que mon pouls se dérobaît, un tiraillement vint me sortir de cette torpeur. On m'entraînait par les cheveux. Je laissai échapper le peu d'air qui me restait dans les poumons. Tel un poisson pris au piège, j' étais aspirée vers la surface. Je ne cherchais même pas à résister, une main venait de se placer sous mon aisselle, lorsque une bouffée d'air pur m'envahit. Écartant les deux mèches rebelles qui recouvraient mon visage, je m'y repris à deux fois, avant d'ouvrir complètement les yeux tellement le rayonnement était fort. Il était là, penché sur moi, les lèvres entrouvertes, me tendant son autre main. Nicolas m'extirpa du bassin sans un mot. Je tremblais. Il m'enveloppa dans une serviette bienvenue, me prit dans ses bras quelques brèves secondes, et reculant d'un pas, caressant ma joue, lâcha ces quelques mots dans un souffle, «Viens, on rentre chez toi. Je suis allé voir ta mère, qui a accepté d'aller déposer plainte. Ils ne vont pas tarder maintenant, c'est fini ». Il m'embrassa tendrement. Il me fallut un moment pour que je réalise. Non pas de ce premier baiser volé, mais du fait qu'il venait très certainement de nous sauver, de nous permettre, à ma mère et moi, d'enfin voir la vie. De vivre.

Tandis que nous longions la piscine, je lui pris la main à mon tour. Je jetai un dernier regard au plongeoir devenu immobile. Le soleil, toujours présent, me fit un clin d'œil auquel je ne répondis pas. Je ne fermerai plus les yeux. Plus jamais.